

LES TROPES DANS LA PERSPECTIVE THÉORIQUE DE CHRISTO TODOROV

(Université de Véliko Tırnovo)

Que peut-on ajouter à la problématique concernant les tropes quand on sait qu'on assiste "depuis quelques années à un véritable mouvement inflatoire des publications sur la métaphore: en moins de quinze ans, deux bibliographies sur la métaphore ont paru, chacune contenant plus de 4000 titres"¹.

On peut facilement se rendre compte que dans les ouvrages de rhétorique la métaphore sera étudiée, et c'est tout à fait normal, comme quelque chose d'acquis et que l'accent sera porté sur ses caractéristiques en tant que figure et pas tellement sur les mécanismes qui l'ont engendrée. Et quand I. Passy, faisant le parallèle entre la métaphore et la comparaison, affirme que la ressemblance dans les cas de comparaison, rendue par *comme*, est transformée, dans les cas de métaphore, en identité, rendue par *être* attributif², l'auteur met bien en relief un trait essentiel, mais il le présente du côté résultatif, et non pas du côté de sa constitution. C'est toujours l'effet qu'on prend en considération quand on souligne que la métaphore est une forme d'intensification, car la qualité implicite ou explicite est portée à un degré très élevé³.

Un point de vue linguistique sur la métaphore serait apte à jeter plus de lumière sur ses mécanismes et c'est la raison pour laquelle, nous voyant dans l'impossibilité d'embrasser un nombre plus grand de publications, nous nous contenterons de quelques-unes qui sont significatives quant aux tendances dans lesquelles vont les recherches.

La plupart des études consacrées aux tropes, partant d'un point de vue linguistique, abordent les problèmes du côté résultatif en négligeant les mécanismes par lesquels les tropes sont engendrés. Les définitions que les auteurs proposent ou citent mettent l'accent sur la transposition sémantique en tant que résultat, ce qui s'explique par la tendance à isoler la sémantique

des autres branches de la linguistique. C'est pour cette raison que dans des études toutes récentes sont reproduites des définitions telles que: les tropes sont, selon F. Rastier, des "mots qu'on transporte de la chose qu'ils signifient proprement, à une autre qu'ils ne signifient qu'indirectement", ou "les tropes sont des figures par lesquelles on fait prendre à un mot une signification qui n'est pas précisément la signification propre de ce mot"⁴, et l'on se préoccupe surtout du problème du rapport (et de l'écart) entre le sens propre et le sens figuré⁵. Les chercheurs sont bien conscients du fait que "la ressemblance saisie entre le terme comparé (le déterminé – P.Chr.) et le terme comparant (le déterminant – P.Chr.) se fonde en effet davantage sur la manière de voir les choses que sur la nature même des choses, d'où les connotations de toutes sortes qui s'attachent au trope"⁶, et c'est peut être en pensant aux tournures comparatives qu'on a utilisé le terme **détournement sémantique** pour désigner le phénomène de transposition, mais ce terme insiste sur l'image détournée plutôt que sur le mécanisme léxico-sémantique.

B. Lamiroy constate que la science moderne se préoccupe de problèmes portant sur l'identification et sur l'interprétation de la métaphore comme fait de discours relevant, à la fois, de la compétence et de la performance linguistique, et regrette que peu de linguistes se soient intéressés, de façon systématique, à la métaphore du point de vue syntaxique⁷. D'un autre côté, l'intérêt va plutôt à la métaphore nominale et peu sont ceux qui ont pris en considération la métaphore verbale. Pour B. Lamiroy la question des mécanismes formels qui sous-tendent la métaphore vaut la peine d'être abordée, et elle se propose "d'examiner la métaphore, et en particulier celle de type verbal, sous l'angle de la syntaxe"⁸. Partant de l'hypothèse que "l'absence de spécificité syntaxique de la métaphore, plutôt que d'enlever tout intérêt à la question, constitue une des clefs sur lesquelles repose le mécanisme métaphorique, l'auteur arrive à quelques constatations très importantes, à savoir que :

– Il y a normalement un isomorphisme syntaxique entre la structure qui contient la métaphore et une structure où le même verbe a son sens propre.

– La structure métaphorique est non seulement régulière, mais elle a une valeur canonique.

– Les opérations syntaxiques qu'on peut effectuer sur les phrases métaphoriques sont plus restreintes en comparaison avec les phrases non métaphoriques.

Il est regrettable que l'auteur n'ait pas essayé de motiver les particularités des locutions verbales métaphoriques, ce qui aurait jeté de la lumière sur la nature des mécanismes qui les sous-tendent.

Parmi les études linguistiques sur la métaphore qui nous sont accessibles, il y en a une qui se distingue par une rigueur méthodologique remarquable. Il s'agit de l'article de Chr. Todorov *Principes de la rhétorique opérative*⁹, où l'auteur se propose d'envisager les tropes comme le résultat d'une opération linguistique basée sur l'idéogenèse. Nous nous permettrons de présenter les problèmes dans un ordre un peu différent de celui de l'auteur en vue de les rendre plus accessibles.

Selon Todorov, la présentation courante de la problématique sur la métaphore a deux défauts importants. D'abord, elle établit un rapport logique entre deux choses matérielles et cache la nature essentiellement linguistique du problème qui est de savoir comment un mot propre (signifié premier = signifié de langue) peut acquérir une valeur figurée (signifié second = signifié de discours). Et puis, elle implique l'idée de déplacement du sens comme allant de soi. Parler de "transfert de sens c'est désigner d'une manière métaphorique (...) le résultat d'une opération linguistique"¹⁰. Le sens figuré d'un mot n'est possible que dans la mesure où il est la mémorisation d'un emploi discursif préexistant. Si le passage de la langue au discours (mot - syntagme - phrase - transphrase) est l'opération fondamentale qui rend compte du fonctionnement du langage, l'opération de réduction (en sens inverse) est responsable de l'apparition du sens figuré. Au niveau de l'unité discursive initiale on a:

- la synecdoque qui est la réduction tout simplement d'un syntagme à un mot;
- la métonymie qui est la réduction d'une unité discursive supérieure (de la phrase) et qui a pour résultat l'identification de l'objet au sujet : un substantif est désigné par un autre substantif. Le changement métonymique de sens n'entraîne pas un changement de la partie de discours.
- la métaphore qui est la réduction d'une unité transphrastique ayant la forme d'un syllogisme: *L'âne est bête. Jean est bête. Jean est un âne - Quel âne.*

La synecdoque est une métonymie impropre: la réduction d'un syntagme aboutit à un syntagme du même type (à un substantif) pour désigner le contenu par le contenant (*boire un verre = boire un verre de vin*); l'oeuvre par le nom de son auteur (*Acheter deux Balzac = Acheter deux romans de*

Balzac). Selon Chr. Todorov, la préposition *de* dans le syntagme *un verre de vin* traduit une relation locative ou plus exactement la destination (la fonction) de l'objet, tandis que dans *deux romans de Balzac* *de* équivaut au passif de *faire* (*fait de = écrit de*). La synecdoque réduit le syntagme à un de ses termes - *verre* ne signifie pas *vin* (il n'y a pas d'identification) mais *verre de vin*. Il n'y a donc pas de sens figuré. Au lieu de parler de transposition sémantique on peut parler de totalisation du sens: le déterminé se charge de l'expression du sens de l'ensemble.

La métonymie représente le plus souvent la réduction d'une phrase possessive selon le schéma **phrase – syntagme – mot**: *La maison a un toit – le toit de la maison – le toit (=la maison)*. Désigner le tout par la partie ou réduire une phrase possessive à un mot revient au même. La différence est d'ordre méthodologique. Le passage de la langue au discours fournit *La maison a un toit*, dont la réduction (*le toit = la maison*) n'est qu'une identification de l'objet (*toit*) au sujet (*maison*) – l'objet est pris pour le sujet et ce n'est que résultativement qu'on peut parler de transfert métonymique. Pour que ce transfert se réalise, il faut que la phrase de départ ait un caractère presque tautologique – l'objet de la phrase possessive initiale (*le toit*) fait partie de la définition même du sujet (*la maison*). Les métonymies impliquent, d'une façon générale, une relation possessive entre le figuré (le déterminé - *la maison*) et le figurant (le déterminant – *le toit*).

La métaphore implique deux phrases attributives qui se réduisent à une troisième, laquelle identifie le sujet de la deuxième au sujet de la première. Le signifié du substantif métaphorisé (le figurant ou déterminant) subit un changement de régime d'incidence – le substantif acquiert implicitement la fonction d'un adjectif – un substantif sert à désigner la qualité d'un autre substantif. La phrase attributive, qui est la position idéogénétique où apparaît l'adjectif comme partie du discours, implique toujours une comparaison (*Le sang est rouge* implique une comparaison avec des choses qui ne sont pas rouges – *le ciel, la neige*). La métaphore suppose une appréciation modale. L'inexactitude du côté objectif (l'homme et l'animal sont des êtres différents) appelle une correction qui ne peut venir que du côté subjectif – du sujet. La mobilité de l'adjectif entre les deux limites absolues (Moi et Chose) lui permet soit un traitement objectif (dans *un homme grand*, homme est considéré comme quelque chose de matériel et comparé à d'autres objets), soit un traitement subjectif (*un grand homme*, où homme est considéré comme un autre *Moi* et *grand* signifie "digne

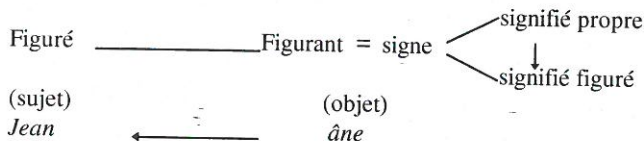
d'estime et d'admiration"). A part la métaphore directe, élaborée à partir de *être* attributif, on peut parler aussi de métaphore indirecte (locative) quand elle est élaborée à partir de *être* locatif: *Jean traîne son adversaire dans la boue*.

On peut dire, avec Chr. Todorov, "que les tropes représentent la réduction d'unités de niveau supérieur en unités de niveau inférieur. Cette réduction se fait sur la base des idées verbales essentielles, appartenant à des positions idéogénétiques différentes:

(signifié figuré de puissance forte)	(signifié figuré de faible puissance)	(signifié propre du substantif)
METAPHORE	METONYMIE	SYNECDOQUE
(<i>être</i>)	(<i>avoir</i>)	(<i>faire</i>) ¹¹

Nous aimerions, pour dissiper tout malentendu que l'article de Chr. Todorov pourrait laisser, nous arrêter sur quelques points intéressants, en insistant, avant tout, sur le fait que l'auteur ne traite que des principes de la rhétorique opérative, ne pouvant, sur une dizaine de pages, épuiser les problèmes en détails.

1. A la page 220 l'auteur affirme que les métonymies impliquent une relation possessive entre le **Figuré** et le **Figurant**, figuré devant être compris comme déterminé (le *sū*jet) et figurant - comme déterminant (l'objet). A la page 222, Todorov souligne que "le signifié figuré du substantif métaphorisé (l'objet) subit un changement de régime d'incidence". Nous rejetons la supposition d'une défaillance terminologique de la part de l'auteur et trouvons que c'est dans la complexité des problèmes qu'il faut chercher la cause de cette soi-disant inconséquence terminologique. L'objet, en tant que figurant (ou déterminant) a dû subir un changement de valeur: *âne* (qui désigne un animal) requiert la valeur d'adjectif ("bête", "têtu", etc.) et le figurant, ainsi constitué, réalise l'incidence au figuré. Ou en schéma:



2) A propos des valeurs de la préposition *de* dans les cas de synecdoque (*un verre = un verre de vin* et *deux Balzac = deux romans de Balzac*) nous sommes tentés de les motiver par la résultativité qui s'établit entre les deux termes, la résultativité n'étant possible que lorsque la construction implique

l'idée de *faire*: *Le verre est rempli de vin, le livre est écrit de Balzac*. Nous devrions donc ramener les interprétations par "relation locative", "destination" ou "fonction" à l'idée passive de *faire*.

3) Comme il a été dit plus haut, la métaphore, pour Chr. Todorov, repose sur la construction attributive du verbe *être* et consiste, donc, dans l'attribution d'une qualité par le recours à un emploi figuré. F. Rullier-Theuret dans son article *Faire, être et avoir sous la métaphore en de*¹², où il s'agit des métaphores par complément déterminatif introduit au moyen de la préposition *de*, souligne que "la forme grammaticale recouvre des structures profondes différentes", et qu'il vaut mieux "abandonner les considérations de sens pour chercher à décrire autrement ces figures: les génitifs métaphoriques acceptent presque tous d'être paraphrasés au moyen d'un verbe *faire, être* ou *avoir*. Ces manipulations font apparaître que sous une apparente unité syntaxique, on rencontre trois types de métaphores en *de*¹³. Et l'auteur trouve que des métaphores comme *le naufrage du soleil, la musique des mots, les pas précipités du jour* peuvent être paraphrasés par le recours à des verbes réductibles à *faire*: *le soleil fait naufrage, les mots chantent, le jour marche*; d'autres comme *la terre arable du songe, la tanière de ses souliers, le troupeau des ponts* – peuvent s'interpréter par le verbe *être*: *la terre est un songe, les souliers sont une tanière, les ponts sont un troupeau*; d'autres encore, telles que *les herbes de mes yeux, le beau visage du monde*, impliquent la possession et s'interprètent par le recours au verbe *avoir*: *les yeux ont des cils comme des herbes, le monde a un beau visage*. Nous ne trouvons pas qu'il y ait un désaccord dans les vues des deux auteurs. Puisque le procès se présente comme une des propriétés de la matière nominale dans la mesure où elle peut engendrer ou subir un procès, la **propriété** implique l'**attribution**, c'est-à-dire le recours au verbe *être*. D'un autre côté, toute métaphore en *de* peut être paraphrasée par une subordonnée relative dont la vocation est de présenter le procès comme une attribution au référent: *le naufrage du soleil – le soleil qui fait naufrage; la terre arable du songe – le songe qui est une terre; le beau visage du monde – le monde qui a un beau visage*. On se rend bien compte que le principe de la constitution idéogénétique de la métaphore est le même. Loin de rejeter la thèse de Todorov, l'étude de Rullier-Theuret vient la confirmer dans les détails.

4) Selon Chr. Todorov, quand la métaphore s'élabore à partir de la construction attributive du verbe *être*, elle peut être considérée comme

directe, alors que si elle est fondée sur sa construction locative, elle doit être considérée comme indirecte. Dans le deuxième cas la circonstance de lieu acquiert une valeur subjective, le lieu revêt une signification humaine, morale, affective. Il s'établit un parallélisme plus libre entre l'univers (par exemple, le paysage métaphorique) et l'être humain: *Jean traîne son adversaire dans la boue* (= *Jean humilie son adversaire*)¹⁴. Vu que la métaphore a des réalisations multiples, il serait normal d'élargir le champ des deux sous-groupes. On doit ranger dans le groupe des métaphores directes encore les métaphores obtenues par nomination (*une soutane* = un curé), par apposition (*l'école, une vraie ruche*) ou par un complément déterminatif (*le gouffre de tes yeux*). On devrait considérer comme indirectes les métaphores qui reposent sur une idée verbale autre que l'idée attributive dont il est question, par exemple, dans les articles de Françoise Rullier-Theuret et de Béatrice Lamiroy.

5) Selon le contexte, l'idée possessive peut trouver des réalisations différentes qui, parfois, semblent assez éloignées de la valeur de base. E. Popova, qui présente le mécanisme de la métonymie comme une réduction de l'énoncé, souligne que la métonymie repose sur des rapports circonstanciels entre les objets et les phénomènes¹⁵. Elle énumère des types de métonymies basées sur des rapports spatiaux (qui ne sont en fin de compte que des rapports de contenant au contenu: *Le quartier fut indigné – les gens du quartier*), sur des rapports temporels (*Notre siècle semble indifférent à la misère – Nous appartenons à notre époque*), sur le rapport entre le concret et l'abstrait (*Le courage fait des merveilles – Ceux qui ont du courage...*), sur le rapport entre l'instrument et celui qui s'en sert (*Le trompète sonna l'alarme – Celui qui a une trompète et s'en sert*), le rapport entre la qualité et le sujet auquel elle est attribuée (*La tête blonde sourit – L'homme qui a la tête blonde*), etc. Tous ces rapports, comme nous venons de le voir, par le recours aux périphrases que nous avons proposées, peuvent se ramener à l'idée possessive.

Le mérite de l'article de Chr. Todorov consiste non seulement dans le fait qu'il a posé les principes de la rhétorique opérative d'un point de vue linguistique, mais encore dans la perspective qu'il ouvre à de nouvelles recherches dans ce domaine. Il contribue à nous rendre compte du fait que la transposition sémantique au niveau des figures de rhétorique est une opération terminale, précédée d'autres procédés de changements linguistiques qui la préparent et la motivent. Les interprétations peuvent être multiples (*la flamme de l'amour* peut être reformulé comme *l'amour*

est une flamme, l'amour a une flamme, l'amour brûle)¹⁶ et peuvent reposer sur des rapports divers (*Les herbes de mes yeux*, par exemple, suppose que **mes yeux sont un jardin où l'herbe pousse**. Nous nous trouvons devant une relation à quatre termes: **herbe** ne peut se comprendre par rapport aux **yeux** qu'en passant par deux représentations non explicitées: **jardin** et **cils**, qui entretiennent des rapports métonymiques avec les mots du texte: *herbe/jardin, yeux/cils* (contiguïté)¹⁷.

On peut conclure, de ce qui vient d'être dit, que la méthodologie proposée par Chr. Todorov nous fournit une clef pour l'interprétation des cas de transposition sémantique, et permet de saisir aussi bien ce qu'ils ont en commun que ce qu'ils ont de spécifique.

NOTES:

¹ **Lamiroy, B.** Les verbes de mouvements – emplois figurés et extensions métaphoriques. *Langue française*, N° 76. 1987, p. 41.

² **Паси, .** *Метафората*. София, 1988, с. 27.

³ *Ibid.*, p. 33.

⁴ **Rastier, F.** Tropes et sémantique linguistique. *Langue française*, N° 101, 1994, p. 81.

⁵ *Ibid.* p. 83.

⁶ **Flaux, N.** L'antonomase du nom propre ou la mémoire du référent. *Langue française*, N° 92, p. 38.

⁷ **Lamiroy, B.** *Op. cit.*, p. 43.

⁸ *Ibid.*, p. 46.

⁹ **Todorov, Chr.** Principes de la rhétorique opérative, in *Etudes d'histoire de la littérature française*, Sofia, 1987, p. 216–229.

¹⁰ *Ibid.*, p. 218.

¹¹ *Ibid.*, p. 228.

¹² **Rullier-Theuret, F.** *Faire, être et avoir* sous la métaphore en *de*. *L'information grammaticale*, 1997, N° 73, pp. 12–15.

¹³ *Ibid.* p. 13.

¹⁴ **Todorov, Chr.** *Op. cit.*, p. 227–228.

¹⁵ **Попова, Е.** *Метонимията като стилно-езиково редство*. София, 1982, с. 18.

¹⁶ **Rullier-Theuret, F.** *Op. cit.*, p. 14.

¹⁷ *Ibid.*, p. 14.